

Du manuscrit trouvé aux travaux d'Hercule

La publication des lettres de Saint Jérôme par Erasme

L'édition des lettres de Jérôme en 1516 à Bâle chez l'imprimeur Froben constitue le grand œuvre d'Erasme. C'est un projet qui lui tient à cœur depuis longtemps déjà puisque l'on en trouve la première mention dans une lettre du 11 décembre 1500¹. Ce travail d'édition de Jérôme s'inscrit dans un véritable projet éditorial puisque Erasme dans le même temps propose en plus de l'édition de Jérôme celle du Nouveau Testament, celle des œuvres de Sénèque et une révision de ses Adages. Devant l'ampleur de la tâche et l'importance des travaux de Jérôme (qui s'étalent sur pas moins de neuf volumes dans l'édition Froben de 1516), il est évident qu'Erasme n'a pas mené ce travail titanesque tout seul. Pour ce faire, il s'est entouré d'une équipe d'érudits humanistes gravitant autour de l'imprimeur. L'édition des Œuvres Complètes de Saint Jérôme, même si elle fut largement imputée à Erasme seul, ainsi que nous le verrons, est avant tout le fruit d'une collaboration et d'une entreprise collective de traduction et d'édition. Erasme quant à lui a surtout travaillé sur les lettres. Il s'agit assurément du travail le plus difficile, tant par la quantité de lettres écrites par Saint Jérôme que par l'état avancé de corruption du texte. En effet, plus qu'un travail de traduction, l'édition des lettres de Jérôme fut pour Erasme une entreprise de reconstitution et de recollection du texte original.

Le récit de cette mission, il le fait dans sa lettre-dédicace à William Warham², l'archevêque de Canterbury, qui sert de préface à la première édition des *Lettres*. Cette longue lettre se compose de deux parties. La première consiste en une analyse mythifiée et fantasmée

¹ Erasme, *Erasmii Epistolae*, ed. P. S. and H. M. Allen, Oxford, 1906-47, T. 1. ep. 139, l. 326, 328-329

² Cf. Annexe.

du rapport des Anciens aux ouvrages érudits : le monde antique se caractérise par une attention toute particulière aux belles lettres. Les ouvrages sont soigneusement préservés et recopiés afin de n'être pas perdus au détriment de l'humanité. Cette première partie de la lettre est une longue réflexion sur la topique du « trésor déterré » et du manuscrit retrouvé, qui exprime l'idéal érasmien du rapport aux belles lettres. La deuxième partie, quant à elle, consiste en la narration des étapes successives du rétablissement et de l'édition des lettres de Saint Jérôme. La théorie du manuscrit retrouvé laisse place à sa pragmatique : au récit fantasmé et idéalisé du rapport au texte érudit dans l'antiquité se substitue l'exposition des pratiques courantes et réelles d'édition des textes antiques à la Renaissance. La fable du livre antique enterré pour le préserver des effets du temps laisse place à l'histoire vraie du livre retrouvé, reconstitué et ressuscité par quelques érudits pour le bien commun.

L'ampleur de la tâche à laquelle Erasme s'est consacré ainsi que sa difficulté évidente pour parvenir à établir un texte le plus juste possible, débarrassé de ses erreurs et de ses scories, tout comme le but ultime de cette publication justifient l'image des travaux d'Hercule qu'il emploie et développe dans sa lettre-dédicace à William Warham :

[...] j'étais mû par un profond désir de restaurer Jérôme, en ayant l'idée d'être utile à ceux qui ont les Ecritures dans le cœur, et aussi parce que votre Altesse [William Warham] l'approuvait et le voulait. Ce fut vous plus que tous les autres qui me donna l'élan et un courage inexpugnable pour entreprendre cette tâche. Je méprisai donc toutes les difficultés, et comme un Hercule moderne, je m'attaquai à ma plus difficile mais plus grande mission, entrant en campagne presque tout seul contre toutes ces erreurs monstrueuses. Je ne puis croire qu'Hercule employa autant d'énergie à maîtriser quelques monstres que je ne le fis à corriger autant de fautes. Et mon travail n'était pas d'une grande utilité pour le monde comparé aux siens qui sont sur toutes les lèvres.³

³ Erasme, *Erasmii Epistolae*, ed. P. S. and H. M. Allen, Oxford, 1906-47, T. II, n°396. 1.257-266 "Haec omnia cum non ignorarem, tamen apud me tantum valuit Hieronymi vindicandi studium, tantum vtilitas eorum quibus cordi sunt arcae litterae, tantum denique tuae celsitudinis et iudicium et voluntas, quern prae caeteris assiduum huius negocii et impulsorem habebam et efflagitorem, vt contemptis difficultatibus omnibus Herculano quodam animo laboriosissimam quidem sed pulcherrimam adirem *prouinciam*, vnus propemodum cum tot mendanini portentis depugnaturus. Nee enim tantundem laboris exantlatum arbitror in paucis edomandis monstris Herculi quam mihi in tollendis tot mendaninorum milibus. Neque vero paulo plus vtilitatis hinc orbi profecturum existimo quam ex illius omnium ore celebratis laboribus." (nous traduisons). L'usage et la traduction du terme *provincia* appelle à quelques remarques. Il signifie la tâche que l'on entreprend, quelle qu'elle soit ainsi que le domaine de prédilection dans lequel on se complait. Le terme a également une signification géographique, et invite à comprendre le travail de traduction effectué par Erasme comme un voyage en pays inconnu, comme une terre à investir. Nous avons décidé de le traduire par « mission ». Cette idée transparait dans l'image d'un Hercule guerrier qui part lutter contre les fautes et éradiquer les scories du texte. La publication des écrits de Jérôme fait d'Erasme une sorte de missionnaire.

Erasme apparente cette entreprise éditoriale aux travaux d'Hercule. L'image est intéressante. Elle souligne d'une part la difficulté de la tâche et le travail fourni par Erasme pour en venir au terme qui ont nécessité une force herculéenne. Erasme ainsi que nous aurons l'occasion de le voir dans les lignes qui vont suivre a déployé d'immenses efforts pour parvenir à rétablir et ressusciter le texte. D'autre part, cette expression invite à s'interroger non pas seulement sur les étapes de cette production éditoriale, mais également sur sa réception. En effet, les travaux d'Hercule profitent avant tout aux autres : même s'il en retire quelque gloire, les fruits de son labeur profitent avant tout à d'autres que lui.

C'est pourquoi, à cause de cet insupportable mauvais traitement réservé à un Docteur de l'Eglise et à ses travaux immortels, pire encore que si les sangliers de Calydon avaient déchaîné leur fureur impunie, et particulièrement à cause de l'intérêt que tous pourraient avoir à étudier [partim publica studiorum utilitas] celui qui est maintenant débarrassé de ces outrages, j'ai été stimulé pour restaurer du mieux que je pouvais les volumes de ses lettres, qui étaient les plus riches en enseignements et en éloquence, et proportionnellement les plus corrompus, même si je savais très bien combien serait difficile et ardue une telle mission.⁴

L'entreprise éditoriale des textes anciens à la Renaissance ne peut être séparée de la notion d'*utilitas*⁵. En s'attelant à ressusciter Saint Jérôme, Erasme fait œuvre d'utilité publique et chrétienne : son édition a avant tout pour fonction d'instruire les hommes et de les éclairer dans leur foi.

Avant d'en venir plus avant au travail de reconstitution du texte et de traduction du texte mené par Erasme, il convient de dire quelques mots sur le choix de Saint Jérôme par Erasme. Saint Jérôme est à la Renaissance la représentation de la foi et du savoir humaniste. Homme d'une grande érudition et à la foi éprouvée, il a pu être considéré comme un héros culturel et une icône culturelle à la Renaissance⁶. Hilmar M. Pabel explique que « la prédilection d'Erasme pour les Pères [de l'Eglise] était typiquement humaniste. Les humanistes italiens du XVe qui commencèrent le travail d'édition des Pères et de traduction du grec au latin des textes patristiques ainsi que les humanistes italiens contemporains

⁴ Allen. 396, 161-167 : « Commouit itaque me partim tarn insignis ecclesiae doctoris non ferenda contumelia, in cuius immortalia monumenta sic impune debacchati sint isti plusquam apri Calydonii, partim publica studiosorum utilitas, quos videbam a tarn eximiis epulis hisce rebus submoueri, vt epistolarum volumina, quae quo plus habebant eruditionis et eloquentiae, hoc foedius erant deprauata, pro mea virili restituerem, baud quaquam ignarus quam duram et arduam adireru prouinciam. » (nous traduisons)

⁵ On signalera également dans cette lettre une autre occurrence du terme *utilitas* : « Haec omnia cum non ignorarem, tamen apud me tantum valuit Hieronymi vindicandi studium, tantum utilitas eorum quibus cordi sunt arcanae litterae » [J'étais au fait de tout ceci, mais j'étais mû par un profond désir de restaurer Jérôme, en ayant l'idée d'être utile à ceux qui ont les Ecritures dans le cœur]

⁶ E Rice, *St Jerome in the Renaissance*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1985, p.99

d'Erasmus promouvaient les Pères pour les même raison que lui. Ils les considéraient comme des modèles d'éloquence chrétienne, comme des agents de la réconciliation de la culture classique avec la culture chrétienne et de la connaissance avec la piété, comme les plus respectables interprètes de la Bible, comme les précurseurs de la rhétorique théologique qui était amenée à remplacer une scolastique peu pratique et méprisée, et comme les guides vers une vie chrétienne moralement et spirituellement plus saine.⁷ ». L'on rapprochera ce commentaire de deux réflexions d'Erasmus dans ses lettres, qui montrent clairement que Saint Jérôme est non seulement un héros culturel dans le monde des lettres de la Renaissance mais également un modèle personnel et cher à Erasme d'érudition, d'écriture, d'éloquence et de sainteté.

J'ai clairement remarqué que Saint Jérôme est le premier des théologiens du monde latin, et il est en fait presque le seul écrivain que nous ayons qui en mérite le titre (non pas que je condamne les autres, mais ceux qui pourraient se distinguer lorsqu'on les compare à lui, demeurent dans l'ombre sous l'éclat de son génie). En fait, il a tant de qualités que la Grèce elle-même avec tous ses érudits peut difficilement avancer un homme qui puisse rivaliser avec lui. Quelle éloquence romaine, quelle maîtrise des langues, quelle érudition en matière d'antiquité et d'histoire ! Sans oublier sa mémoire fidèle, la manière heureuse avec laquelle il rapproche des éléments inattendus, sa parfaite maîtrise des Saintes Ecritures ! Par-dessus tout, l'énergie ardente et son enthousiasme qui sont en son cœur lui permettent tout à la fois de nous ravir par son éloquence, de nous instruire par ses connaissances, et de nous emporter par sa foi puissante. Le seul homme que nous ayons qui mérite largement d'être lu par tous est le seul auteur qui soit autant corrompu, autant empli d'erreurs et de bévues, que même les érudits ne le peuvent comprendre.⁸

⁷ Hilmar M. Pabel. *Herculean Labours, Erasmus and the Editing of St. Jeromes's Letters in the Renaissance*, Leiden, Boston, Brill, 2008, p.19 (nous traduisons)

⁸ Allen, T. I, ep. 335, l.220-234. « Perspiciebam diuum Hieronymum sic apud Latinos esse theologorum principem, vt hunc prope solum habeamus theologi dignum cognomine ; non quod caeteros damnem, sed quod illustres alioqui, si cum hoc conferantur, ob huius eminentiani velut obscurentur : denique tot egregiis cumulatum dotibus, vt vix vllum habeat et ipsa docta Graecia quern cum hoc viro queat componere. Quam tum in illo Romanae facundiae. quanta linguarum peritia, quanta omnis antiquitatis, omnium hystoriarum noticia ! Quam fida memoria, quam felix rerum omnium mixtura, quam absoluta mysticarum litterarum cognitio ! Super omnia quis ardor ille, quam admirabilis diuini pectoris afflatus ! Vt vnus et plurimum delectet eloquentia et doceat eruditione et rapiat sanctimonia. Atqui hunc virum vt vnum habemus dignissimum qui legatur ab omnibus, ita vnus sic deprauatus erat, sic contaminatus, sic conspurcatus, vt nee a doctis posset intelligi. » (nous traduisons)

On rapprochera cette remarque de celle écrite en 1500 dans la lettre 141 (Allen, T. I, l.36-49) : « Primum quanti negocii fuerit mendas, quae per tot secula penitus insederunt, erader? Deinde quantum in illo antiquitatis, quantum Graecarum literarum, quantum historiarum? Tum quae phrasis, quod dicendi artificium? quo non Christianos modo omnes longo post se intervallo relinquit, verumetiam cum ipso Cicerone certare videtur. Ego certe, nisi me sanctissimi viri fallit amor, cum Hiernymianam orationem cum Ciceroniana confero, videor mihi nescio quid in ipso eloquentiae principe desyderare. Tanta in hoc nostro varietas, tantum sententiarum pondus, tanta enthymematum volubilitas Quod artificium in eloquentium literis indicare, ut difficillimum est, ita longe

L'édition des *Lettres* de Saint Jérôme est donc non seulement un hommage à un modèle qu'il aura révééré toute sa vie, mais également un acte profondément religieux et chrétien puisqu'il vise à mettre à la portée du plus grand nombre un des textes majeurs de la culture religieuse occidentale qui soit le plus juste et le plus vrai possible.

Ce travail de réhabilitation se fait en plusieurs étapes. Avant de commencer à traduire le texte et à le commenter, Erasme s'est procuré différents exemplaires des lettres qu'il a comparés entre eux. L'établissement du texte est d'abord un travail de collection et de reconstitution du texte.

Je commençai par le travail de comparaison de très nombreux volumes, ce qui est particulièrement fastidieux, ainsi que le savent ceux qui travaillent au moulin. Trop souvent, j'ai dû travailler sur des volumes dont la lecture n'était pas chose facile, la forme des lettres étant ou obscure à cause de la dégradation et de la négligence, ou à moitié mangée par rognée par les vers et les cafards, ou à la manière des Goths et des Lombards, si bien que même pour reconnaître la forme des lettres, j'ai dû retourner à l'étude. Je ne signale même pas que le travail de détection et de découverte, comme ce fut le cas, nécessite à mon avis quelqu'un de bien informé, de vif d'esprit et d'alerte. Mais la tâche la plus délicate dans tout ça consiste soit à conjecturer à partir des différents niveaux de corruption ce que l'auteur écrit, soit à deviner le texte original à partir de fragments et de morceaux de manuscrits qui ont pu survivre.⁹

En effet, pour mener à bien sa mission, Erasme a consulté plusieurs éditions. Notamment celle de Schoffer et celle de Kesler, imprimées entre 1489 et 1492. Il s'est également procuré celle de Saclon, parue en 1508. Enfin, il s'est également servi d'une édition romaine anonyme qui pourrait être, selon Hilmar Pabel, celle de Sweynheim et

utilissimum. Id quod ita me, modo ipse dexter adsit, confecturum confido, ut qui hactenus Hieronymianam eloquentiam sunt admirati, iam eloquentem fuisse se nescisse fateantur » Tout d'abord, il bien sera difficile de balayer les erreurs qui au cours du temps ont profondément pénétré le texte. Ensuite, regarde la culture classique nécessaire, l'érudition du Grec, les faits historiques qu'il faut trouver sur lui et toutes ces prouesses stylistique et rhétoriques dans lesquelles il surpasse non seulement tous les auteurs chrétiens, mais encore semble rivaliser avec Cicéron lui-même. Pour ma part, à moins que mon affection pour ce saint homme ne m'égare, lorsque je compare la prose de Jérôme à celle de Cicéron, il me semble qu'il manque je ne sais quoi même chez le prince des prosateurs. Il y a chez notre auteur une telle variété dans le propos, une telle justesse dans le contenu, une telle aisance dans l'argumentation, et bien qu'il soit très difficile de montrer les marques de ce génie dans les ouvrages des auteurs éloquentes, cela est néanmoins extrêmement utile. C'est ce que je crois pouvoir faire, puisse ce saint lui-même venir à mon secours. Et j'espère, en retour, que ceux qui jusqu'ici admiraient Jérôme pour ses qualités d'auteur éloquent, pourront dire qu'ils n'avaient jamais compris jusqu'alors le génie de son écriture (nous traduisons).

⁹ Allen, 396, 168-180 : « lam primum enim ipsa tot voluminum inter se collatio quantum habeat tedii norunt hi quibus v.su venit in hoc pistrino versatos esse. Et saepe cum his voluminibus erat res quae vel legere non mediocris esset negotii, quippe litterarum figuris vel carie situque oblitteratis, vel tinearum ac blactavum iniuria semiosis ac mutilis, vel Gotthoruni aut Longobardorum more depictis, vt in formis etiam noscendis mihi fuerit repuerascendum : vt ne commemorem interim, quod ijs illud ipsum animaduertere ac velut olfacere, si quid parum resipiat germanam ac veram lectionem, hominis sit mea sententia nee ineruditi nee stupidi nee oscitantis. Atqui super haec longe difficillimum est aut ex varie deprauatis quid ab authore positum fuerit conicere, aut ex qualibuscunque figurarum fragmentis ac vestigijs primam diuinare lectionem » (nous traduisons)

Pannartz (1470) ou celle de Pannartz et Lauer (1476-1479). Il semblerait aussi qu'il ait eu accès à des manuscrits d'après la lettre-dédicace. Mais ces sources sont difficilement identifiables car souvent uniques et aujourd'hui disparues. Ces volumes lui ont sans doute été prêté par ses amis lettrés de toute l'Europe : en effet, les érudits humanistes à cette époque s'échangent et se prêtent de nombreux ouvrages. La république des Lettres naissante constitue pour les éditeurs de textes anciens un véritable « réseau de recherche » pour reprendre l'expression d'Isabelle Diu¹⁰. Cette utilisation de manuscrits pour la plupart en mauvais état, soit parce le texte est extrêmement corrompu, soit parce que l'ouvrage est fort abîmé, constitue l'aspect pratique de du manuscrit retrouvé ou du trésor déterré. Au début du XVIe, la plupart des textes antiques qui ont été conservé ont été retrouvés. Le temps des découvertes est terminé. Aussi ne faut-il pas prendre au pied de la lettre l'utilisation de la topique du manuscrit retrouvé. Cette idée, qui structure l'ensemble de la lettre, est avant tout symbolique : c'est le texte même qu'édite Erasme qui est ce fameux manuscrit retrouvé. Mais il a été exhumé à force de patience et de labeur : c'est l'étude philologique, critique et comparatiste des différentes éditions des Lettres qui permet à Erasme de retrouver un texte débarrassé de ses erreurs.

J'ai commencé par comparer beaucoup de copies, de vieilles copies notamment, et quelques fois j'ai ajouté mes conjectures comme le suggéraient les traces du manuscrit. J'ai enlevé les fautes et restauré la bonne lecture. Les mots grecs, qui avaient été omis ou mal recopiés, je les ai remplacés. J'ai fait la même chose avec les mots hébreux aussi, mais dans ce domaine, étant moins capable de réussir tout seul, j'ai eu recours à d'autres, et particulièrement les frères Amerbach, Bruno, Basile, et Boniface, dont l'excellent père, Johannes Amerbachius, leur a fait apprendre les trois langues, comme s'ils étaient nés pour faire revivre les anciens textes¹¹

Il convient ici de signaler la rigueur avec laquelle Erasme rétablit le texte original. Il la souligne d'ailleurs dans sa lettre, pointant du doigt d'autres éditeurs et d'autres imprimeurs qui n'ont pas la même patience ni la même précision que la sienne.

¹⁰ Isabelle Diu « L'auteur, l'Autre et les autres : la traduction patristique, entreprise collective autour d'Erasme » dans Qui écrit ? Figures de l'auteur et des co-élaborateurs du texte. XVe-XVIIIe siècle. Dans cet article, elle dévoile une partie le réseau que s'était constitué Erasme et auquel il fit appel pour l'édition du *Commentaire sur Isaïe* notamment.

¹¹ Allen, 396, 268-276 : « Primum enim complurium sed praecipue veterum collatione voluminum, nonnunquam ex apicum vestigiis addiuinantes, mendas sustulimus et germanam reposuimus scripturam, Graeca quae vel omissa fuerant vel perperam addita restituimus. Quod idem fecimus et in Hebraicis ; verum hac sane in parte quod minus nostro Marte poteramus aliorum suppetiis praestitimus, praecipue fratrum Amerbachiorum, Brunonis, Basilii et Bonifacii, quos optimus pater Johannes Amerbachius velut instaurandis bonis authoribus genitos trium linguarum peritia curauit instruendos. »

Je crois que l'écriture de ses livres coûta moins d'efforts à Jérôme qu'à moi à les restaurer, et leur naissance demanda bien moins de nuits de labeur à lui qu'à moi pour les faire renaître. Le reste n'importe quel homme peut le déduire lui-même. Pourquoi aurais-je besoin de mentionner ici l'ingratitude et l'ignorance de quelques hommes que je pourrais nommer, qui préfère ne rien changer dans le texte des meilleurs auteurs ? Ils ne font rien eux-mêmes et critiquent bruyamment les efforts remarquables des autres. Ce sont des hommes dont le jugement est si médiocre qu'ils trouvent des erreurs dans ce qui est parfaitement préservé et des élégances de style dans les plus immondes corruptions. Et, c'est le pire, ils sont d'une telle perversité que, bien qu'ils n'accordent pas le droit aux érudits de corriger un texte défectueux par un dur labeur, ils autorisent quelques moins que rien à souiller, à ruiner et à rendre vain les travaux des grands auteurs à leur gré sans aucune protestation.¹²

Cette charge est menée tambour battant contre une personne en particulier. Il s'agit de l'imprimeur vénitien Alde qui collabora un temps avec Erasme. Leur rupture serait due, selon Isabelle Diu, à une « divergence de vues sur le plan scientifique. ». En effet, elle explique que « pour établir ses textes, le célèbre vénitien recourt systématiquement aux manuscrits, méprisant lorsqu'elles existent, les versions antérieures imprimées ; cette méthode bien qu'inattaquable théoriquement, peut se révéler en pratique assez désastreuse. Faute de bons manuscrits, Alde se contente souvent de ce qu'il a sous la main¹³ ». La lettre présente donc deux approches épistémologiques totalement opposées et qui ont cours à l'époque d'Erasme. D'une part une méthode que l'on n'hésitera pas à qualifier de science, et qui est toujours en vigueur de nos jours, le texte étant établi par comparaison et déduction successives de différentes éditions. D'autre part, une méthode d'abord commerçante qui consiste à présenter aux lecteurs une littérature savante et philosophique dénuée de tout appareil et tout regard critique. Erasme, en somme, poursuit un but scientifique, et Alde un but commercial.

La méthode d'Erasme, parce qu'elle est extrêmement rigoureuse et extrêmement lente de fait, nécessite qu'il fasse appel à d'autres érudits et spécialistes. L'édition des Lettres de Saint Jérôme, si elle est essentiellement le fruit du travail d'Erasme, est également due au labeur de quelques collaborateurs. L'imprimeur des *Lettres*, Froben, qui a repris l'atelier et la

¹² Allen, 396, 1.239-251 : « Sed ne molestus sim omneis huius negotii molestias persequens, vnum illud et vere dicam et audacter, minoris arbitror Hieronymo suos constitisse libros conditos quam nobis restitutes, et paucioribus vigiliis apud ilium natos fuisse quam apud nos renatos. Iam ex hoc caetera sibi quisque coniciat. Quid hie commemorem ingratisimam quorundam hominum imperitiam, qui nihil omnino nouari voluit in bonis authoribus ? qui cum ipsi nihiil agant, aliorum praeclaris conatibus semper obstrepunt : homines adeo pingui iudicio vt his mendosum sit quicquid rectum est, contra nitidum et elegans quod sordidissime conspurcatum ; ad haec adeo peruerso vt, cum eruditus non patiantur esse ius magno studio deprauata corrigendi, tamen iidem quibuslibet nebulonibus permittant impune suo arbitrato summorum virorum libros contaminare, foedare, perdere. » (nous traduisons)

¹³ Diu, *ibid*, p.44

charge d'Amerbach à sa mort, entoure Erasme de deux hébraïstes, le Franciscain Conrad Pellican et Johan Reuchlin, d'un éminent helléniste et théologiste reconnu en la personne du Dominicain Johannes Cono (ou Kuno). Il lui adjoint également les fils d'Amerbach, Basile, Boniface et surtout Bruno, ainsi que Beatus Rhenanus.¹⁴ Nous noterons ici l'implication de l'imprimeur et l'étroitesse de la collaboration qu'il entretient avec son éditeur. Froben est d'autant plus intéressé par ce projet éditorial et profondément humaniste que cette impression s'inscrit dans la lignée éditoriale de la maison qui a préalablement fait paraître les travaux de deux pères de l'Eglise, Ambroise en 1492 et Augustin en 1506. L'édition des textes anciens est donc une pratique collective, notamment lorsqu'il s'agit de textes particulièrement important et sujets à controverses comme les œuvres patristiques¹⁵. La situation est tout de même particulière dans le cas des *Lettres* de Saint Jérôme et surtout dans celui d'Erasme. La gloire de ce dernier est telle qu'elle a tendance à laisser dans l'ombre ses collaborateurs. S'il leur rend grâce dans la lettre-dédicace (et encore qu'en partie, puisqu'il ne mentionne que les enfants d'Amerbach), les rééditions des Œuvres de Jérôme se caractérisent par la progressive disparition des collaborateurs d'Erasme sur la page de titre. Dès la seconde édition, Erasme est mentionné comme seul éditeur de l'ensemble des œuvres de Jérôme. Cette prééminence d'Erasme reflète la gloire qu'il a déjà lorsqu'il publie les lettres de Jérôme, et celle qu'il va acquérir par la suite.

Cette lettre-dédicace nous permet d'ailleurs d'examiner, toujours à travers l'utilisation faite par Erasme de la topique du manuscrit trouvé, les stratégies qu'il a élaborées pour assurer sa gloire littéraire. William Wahram n'est pas le premier dédicataire de son ouvrage. Avant sa publication, Erasme a envoyé trois lettres à Rome dont une au Pape en personne, Léon X. Ces lettres, que Froben imprimera, demandent toutes avec insistance à ce que le Pape accepte d'être le dédicataire de Œuvres de Jérôme. Ce désir de placer son édition sous le plus haut patronage qui fût illustre d'une part l'importance que représente Jérôme pour Erasme, mais également l'étendue du rayonnement et de la diffusion qu'il souhaite voir donnée à son ouvrage. L'impression et la diffusion de ces lettres par Froben fera dire à Lisa Jardine que « l'intention clairement exprimée et répétée dans chacune de ses lettres de dédier l'édition de Jérôme à Léon X, qui culmine dans la lettre au Pape lui-même, est une dédicace. »¹⁶. Quant à Hilmar M. Pabel, il voit dans cette procédure « une stratégie pour gagner la faveur de Rome

¹⁴ Erasme énumère la liste complète des collaborateurs dans la lettre 335 adressée au Pape Léon X. (l. 300 et sq.)

¹⁵ Sur ce point, voir « Les Editions patristiques des Mauristes : des entreprises vraiment collectives. » de Benoît Gain dans le collectif « Qui écrit ».

¹⁶ Lisa Jardine, *Erasme, Man of Letters : The Construction of Charisma in Print*, Princeton, Princeton University Press, 1993, p. 71. (nous traduisons)

par avance et impressionner les lecteurs qui s'attendaient à voir cette nouvelle édition leur parvenir sous la bannière papale. »¹⁷. Disons le tout net, Erasme en s'adressant directement au Pape et Froben en publiant ces lettres ont mené une véritable campagne publicitaire et n'ont pas peu contribué à associer au nom de Jérôme celui d'Erasme. Cette association sera durable puisque l'ensemble du XVIe ne pourra plus lire Jérôme sans passer par l'appareil critique mis en place par Erasme : « Qu'il fut considéré comme un "vénérable frère" ou comme un hérétique, Erasme domina tout le XVIe siècle en étant l'éditeur de Jérôme le plus influent. Même avant 1516, les lettrés Européens attendaient avec impatience l'édition patristique d'Erasme, celui-ci ayant assuré une énergique promotion de son Jérôme, il avait largement alimenté leurs attentes. »¹⁸. Erasme fait donc autorité sur toutes les éditions de Jérôme. Cette autorité s'esquisse déjà dans la lettre à William Wahram. En effet, la posture herculéenne qu'il adopte doublée du récit quasi épique du rétablissement du texte participe à cette gloire et à cette reconnaissance unanime. Erasme réussit le tour de force de faire oublier les précédentes éditions de Jérôme, de médiocre qualité certes mais qui avaient tout de même le mérite d'exister¹⁹, grâce à l'utilisation de la topique du manuscrit trouvé : son édition est selon ses termes, rien moins qu'une exhumation de Jérôme. Ici ce topos est utilisé à des fins commerciales : le récit du rétablissement du texte et de sa redécouverte progressive est une sorte de *captatio benevolentia* dont le but n'est autre qu'inviter le lecteur curieux à consommer son édition de Jérôme. Il contribue également à asseoir l'autorité de l'éditeur qui s'inscrit dans une illustre lignée : la première partie de la lettre étant consacrée au récit des grands monarques qui protégeaient et préservaient par tous les moyens les textes illustres et érudits, la redécouverte de Jérôme qui occupe la deuxième partie suggère une continuité entre Erasme et ces anciens rois. Cet humanisme majestueux, caractéristique de l'ancien temps selon Erasme renaît au XVIe et il en est le parangon puisqu'il a reconstitué l'un des ouvrages les plus corrompus et défectueux d'un des plus grands hommes de lettres.

La lettre 396 d'Erasme, envoyée à William Wahram et qui sert de dédicace à l'édition des oeuvres de Saint Jérôme est un précieux témoignage sur les conditions de publication et d'édition d'un texte antique au XVIe. De la collection à la comparaison des différents exemplaires, de leur correction à leur traduction. Cette lettre désigne également le moment où

¹⁷ Pabel, *ibid*, p. 59 (nous traduisons)

¹⁸ Pabel, *ibid*, p. 112 (nous traduisons)

¹⁹ Erasme n'est pas le premier éditeur des lettres de Jérôme. Les premiers éditeurs des lettres de Jérôme furent Teodoro de' Lelli (1480) et Sixtus Reissinger (c. 1466-1467)

un fait littéraire avéré et pratiqué régulièrement se transforme en mythe et en topos. En effet, l'usage fait par Erasme du thème du « trésor déterré » ou du manuscrit retrouvé fonctionne à la fois de façon réaliste et symbolique. L'édition de Jérôme oblige Erasme à découvrir et lire de nombreux manuscrits. Mais cette publication se présente comme la redécouverte du texte de Jérôme et se donne à lire comme son édition première. Erasme adopte tout à la fois la posture du chercheur qui participe pleinement à l'élaboration du texte et devient en quelque sorte un co-auteur, et celle du passeur de savoir qui prétend s'inscrire et se rattacher à une lignée royale d'humanistes qui remonte aux temps les plus anciens. Le topos du manuscrit retrouvé participe à l'élaboration de sa posture de « Prince des Lettres ».

Annexe

Extraits de la lettre-dédicace d'Erasme à William Warham

Erasme de Rotterdam, docteur en théologie salut le très grand père révérend et seigneur William Warham, archevêque de Canterbury, premier de toute l'Angleterre, et haut chancelier du dit Royaume.

L'attention portée à la littérature fut toujours si grande, même de la part des païens, William, le plus exemplaire des prélats et modèle des vertus et des lettres, qu'ils supposaient que l'origine de tous les arts était imputée aux dieux, en tant que leurs inventeurs. Les plus puissants et les plus prospères des monarques prirent soin de faire traduire des travaux d'auteurs si illustres dans diverses langues afin que plusieurs hommes puissent en avoir l'usage. Cela pensaient-ils allait évidemment participer à leur gloire la plus certaine et la plus véritable et être un ornement remarquable supplémentaire pour leurs royaumes s'ils léguaient à la postérité une bibliothèque contenant les manuscrits les plus exacts des plus grands auteurs. Ils n'imaginaient pas qu'il puisse arriver de plus grande perte que la destruction d'un de ces ouvrages. Ils étaient par conséquent bien conscients que le souvenir de ceux dont le génie naturel et les efforts avaient œuvré tellement pour l'humanité devait résister aux attaques du temps qui efface le souvenir de toutes choses. Ainsi placèrent-ils des statues et des images des auteurs eux-mêmes partout dans les galeries et les bibliothèques, pour les protéger de l'oubli le plus possible. De plus ils firent inscrire les maximes des grands auteurs partout dans le marbre et dans le bronze et les portèrent aux yeux de tous. Ils achetèrent leurs travaux à grand prix et les firent toujours soigneusement et fidèlement copier, puis enfermer dans des coffres en bois de cèdres qu'ils scellèrent avec de l'huile de cèdre et reposer dans leurs

temples. Et cela afin de confier la garde d'une chose aussi précieuse et aussi sacrée non pas à un homme mais aux dieux eux-mêmes, et afin d'empêcher que la négligence ou l'abandon n'abîme ces bâtiments qui seuls peuvent soutenir la gloire des princes de la négligence et de l'abandon et qui, après la mort de ces monarques, leur offre à tous l'immortalité.

Pour certains même, ces précautions n'étaient pas suffisantes et ils entreposèrent leurs livres comme quelque trésor inestimable dans des coffres forts profondément enfouis sous terre, essayant de cette façon de les protéger contre les ravages du feu, de l'eau ou de la guerre qui si souvent détruit ce qui est sacré ou profane sans distinction, pour qu'ils puissent survivre au moins pour la postérité. Ces princes remarquables, tant pour leur sagesse que pour leur gouvernement percevaient bien sûr qu'il était barbare pour les corps des morts d'être précautionneusement embaumés parfois avec des onguents, des épices et des teintures pour les préserver de la décomposition, quand leur préservation ne servait aucun but puisqu'ils ne pouvaient plus représenter les traits ou le visage du défunt, ce qu'une statue peut faire, alors qu'ils ne prenaient nul soin à préserver les reliques de l'esprit. Aussi pensèrent-ils bien plus approprié de transférer cette sollicitude sur les livres des grands hommes dans lesquels ils vivaient dans le monde entier même après leur mort, et ils y vivaient de telle manière qu'ils parlaient à bien plus de monde morts que vivants. Ils nous parlent, nous instruisent, nous disent quoi faire et ne pas faire, nous conseillent, nous consolent et nous encouragent plus fidèlement et plus loyalement que personne. En effet, ils sont vraiment vivants pour nous après qu'ils ont cessé de vivre. Je pense que si un homme avait vécu du temps de M. Tullius (pour prendre cette personne en exemple) et discuté familièrement avec lui pendant plusieurs années, il eût bien moins appris de Cicéron que ceux qui pratiquant régulièrement la lecture de ses écrits conversent avec son esprit.

[...]

[Erasme déplore que le rapport des hommes aux livres ait évolué]

Il n'est pas très difficile d'en comprendre les causes. Après que les mœurs des princes ont dégénéré clairement dans le barbarie et la tyrannie, et que les prêtres ont commencé à adorer à bras ouverts la puissance profane plus que leur devoir d'enseigner ce que les apôtres leur avaient légué, bientôt des pans entiers du savoir universel furent relégués à ceux qui revendiquaient la charité et la religion comme leur bien propre. Les bonnes lettres furent négligées, la connaissance de la pratique des discours en grec fut abandonnée et plus encore celle de ceux en hébreux : l'étude de l'éloquence fut méprisée, et même la langue latine fut souillée sans cesse par celle des barbares, si bien que désormais plus rien ne lui ressemblait moins que le latin. On n'eut nul soin, ni pour l'histoire, ni pour la géographie, ni pour

l'antiquité. La littérature fut quant à elle réduite à des arguties sophistiquées, et la somme du savoir acquis ne se trouva bientôt plus que dans les compilations des compilateurs et dans des résumés qui étaient assurément d'autant plus impudent qu'ils étaient moins savants. Par conséquent, ces anciens écrivains devinrent caducs ou moururent, ou parce que cela est plus proche de la vérité, on prit soin de les détruire, pour que ceux qui les lisaient en fragments les abandonnent assurément faute de pouvoir les comprendre. Ils mélangèrent cependant quelques extraits de ces écrivains à leurs commentaires, avec complaisance plus encore puisque leur objet était de faire ces autres, afin de n'être pas convaincus de plagiat ou d'ignorance. Cela se comprend que Clément, Irénée, Polycarpe, Origène, Arnobius aient été amenés à disparaître, pour que le monde puisse lire à la place Occam, Durandus, Capréolus, Lyra, Burgensis, et d'autres plus incultes encore. Donc, sous leur tyrannie qui dura longtemps, ce fut un si grand génocide des belles lettres et des grands auteurs que l'on chassait du rang des docteurs celui qui avait un peu de connaissance dans les belles lettres.

Le résultat de ceci fut la perte totale de tant de lumières du monde, dont les noms seulement survécurent et ne pouvaient être lus sans larmes. Et si, par chance, quelques uns avaient échappé à cette destruction, ils étaient abîmés à bien des endroits et tellement mutilés et falsifiés que ceux qui avaient totalement périés semblaient plus fortunés. Cela me semble maintenant un destin abominable pour tous ces auteurs savants, mais plus encore dans le cas de Jérôme, dont les nombreux et remarquables dons méritaient que lui seul demeurât entier et intact. Nous trouvons chez chaque auteur des qualités différentes. Jérôme seul possède, réunies en un même lieu, comme la phrase va, et au plus haut degré, toutes les qualités que nous admirons séparément chez les autres. [...]

Mais je ne sais pas si un auteur a été traité de façon aussi indigne. Une grande part de tout ce qu'il écrivit a été perdu. Ce qui survécu n'était pas tant corrompu que virtuellement détruit et dégradé, et cela particulièrement par la faute de scribes illettrés dont l'habitude est de copier ce qui est correct incorrectement et de rendre un texte erroné pire encore, de passer outre ce qu'ils ne parviennent pas à lire et de corrompre ce qu'ils ne comprennent pas, par exemple des termes hébreux et grec que Jérôme emploie régulièrement. Mais d'une manière particulièrement criminelle, ces hommes sacrilèges ont délibérément retranché de très nombreux passages, en ont ajouté d'autres, ont également altéré beaucoup, corrompu, falsifié et rendu confus presque tout, à tel point que l'on trouve difficilement un paragraphe qu'un homme éduqué puisse lire sans butter. De plus (et c'est là la façon la plus horrible de ruiner un texte), comme si ce n'était pas assez d'avoir réuni autant d'erreurs, montrant autant d'ignorance que d'incapacité à écrire sous le nom d'érudit et de styliste, ils ont mêlé à ses

commentaires leurs sottises, au point que l'on ne peut plus les distinguer. On attribue un livre à un mauvais auteur, et il y a plusieurs indications que c'est faux, mais s'il y a des petits bouts qui sont mélangés, comme le grain et l'ivraie, où est le tamis qui permettrait de les séparer ? Que tout cela se soit produit, je le démontrerai brièvement dans le catalogue des travaux de Jérôme, et dans les deux préfaces et les introductions critiques du second volume.

C'est pourquoi j'ai été stimulé, particulièrement à cause de cet insupportable mauvais traitement réservé à un Docteur de l'Eglise et à ses travaux immortels, pire encore que si les sangliers de Calydon avaient déchaîné leur fureur impunie, et particulièrement à cause de l'intérêt que tous pourrait avoir à étudier celui qui est maintenant débarrassé de ces outrages, j'ai donc été stimulé pour restaurer du mieux que je pouvais les volumes de ses lettres, qui étaient les plus riches en enseignements et en éloquence, et proportionnellement les plus corrompus, même si je savais très bien combien serait difficile et ardue une telle tâche. Je commençai par le travail de comparaison de très nombreux volumes, ce qui est particulièrement fastidieux, ainsi que le savent ceux qui travaillent au moulin. Trop souvent, j'ai dû travailler sur des volumes dont la lecture n'était pas chose facile, la forme des lettres étant ou obscure à cause de la dégradation et de la négligence, ou à moitié mangée par rognée par les vers et les cafards, ou écrite à la manière des Goths et des Lombards, si bien que même pour en reconnaître la forme, j'ai dû retourner à l'étude. Je ne signale même pas que le travail de détection et de découverte, comme ce fut le cas, nécessite à mon avis quelqu'un doté d'une grande culture, de vif d'esprit et d'alerte. Mais la tâche la plus délicate dans tout ça consiste soit à conjecturer à partir des différents niveaux de corruption ce que l'auteur écrivit, soit à deviner le texte original à partir de fragments et de morceaux de manuscrits qui ont pu survivre. De plus, bien que cela soit toujours extrêmement difficile, cela l'est tout particulièrement dans le cas des travaux de Jérôme. Il y a plusieurs raisons à cela. La première est que son style est bien peu commun, plein d'épigrammes, empli d'exclamations, riche en arguties et en subtilités, avec une argumentation dense et serrée, non dénué d'humour, semblant parfois même employer tous les tours de rhétorique scolaire sans mesure aucune, et partout pourtant savant et ingénieusement brillant dans son écriture. Le fait est que plus son style est éloigné de l'entendement commun, plus il est aisé de commettre des fautes. Un homme copie non pas ce qu'il lit, mais ce qu'il pense comprendre ; un autre suppose que tout ce qu'il ne comprend pas est corrompu, et il change le texte selon ce qu'il pense être le mieux, ne suivant aucun guide mais sa propre imagination ; un troisième remarque peut-être que le texte est corrompu, mais tandis qu'il essaye de le corriger en ayant mal conjecturé, il introduit

deux fautes au lieu d'une, et tandis qu'il essaye de soigner une petite blessure il en inflige une incurable.

[...]

Mais je serai ennuyeux moi-même si je racontais toute la peine que j'ai endurée dans ce travail. Je ne dirai qu'une chose, qui est quelque peu hardie, mais juste. Je crois que l'écriture de ses livres coûta moins d'efforts à Jérôme qu'à moi à les restaurer, et leur naissance demanda bien moins de nuits de labeur à lui qu'à moi pour les faire renaître. Le reste n'importe quel homme peut le déduire lui-même. Pourquoi aurais-je besoin de mentionner ici l'ingratitude et l'ignorance de quelques hommes que je pourrais nommer, qui préfère ne rien changer dans le texte des meilleurs auteurs ? Ils ne font rien eux-mêmes et critiquent bruyamment les efforts remarquables des autres. Ce sont des hommes dont le jugement est si médiocre qu'ils trouvent des erreurs dans ce qui est parfaitement préservé et des élégances de style dans les plus immondes corruptions. Et, c'est le pire, ils sont d'une telle perversité que, bien qu'ils n'accordent pas le droit aux érudits de corriger un texte défectueux par un dur labeur, ils autorisent quelques moins que rien à souiller, à ruiner et à rendre vain les travaux des grands auteurs à leur gré sans aucune protestation. Il est donc inévitable que l'on ne gagne aucune gratitude de la part de la majorité, et que l'on gagne le ressentiment de cette dernière classe des hommes, même pour le service qu'on a rendu. Vous direz peut-être que le profit ne signifie rien au noble esprit, et que l'honneur et la gloire sont facilement méprisés par le bon chrétien. Certes, mais même les meilleurs hommes recherchent la gratitude lorsqu'ils l'ont méritée. Qui peut tolérer le scandale et l'insulte en retour d'avoir fait le bien ?

J'étais au fait de tout ceci, mais j'étais mû par un profond désir de restaurer Jérôme, en ayant l'idée d'être utile à ceux qui ont les Ecritures dans le cœur, et aussi parce que votre Altesse l'approuvait et le voulait. Ce fut vous plus que tous les autres qui me donnâtes l'élan et un courage inexpugnable pour entreprendre cette tâche. Je méprisai donc toutes les difficultés, et comme un Hercule moderne, je m'attaquai à mon plus difficile mais plus grand travail, entrant en campagne presque tout seul contre toutes ces erreurs monstrueuses. Je ne puis croire qu'Hercule employa autant d'énergie à maîtriser quelques monstres que je le fis à corriger des milliers de fautes. Et mon travail n'était pas d'une grande utilité pour le monde comparé aux siens qui son sur toutes les lèvres. J'ai commencé par comparer beaucoup de copies, de vieilles copies notamment, et quelques fois j'ai ajouté mes conjectures comme le suggéraient les traces du manuscrit. J'ai enlevé les fautes et restauré la bonne lecture. Les mots grecs, qui avaient soit été omis soit mal recopiés, je les ai remplacés. J'ai fait la même

chose avec les mots hébreux aussi, mais dans ce domaine, étant moins capable de réussir tout seul, j'ai eu recours à d'autres, et particulièrement les frères Amerbach, Bruno, Basile, et Boniface, dont l'excellent père leur a fait apprendre les trois langues, comme s'ils étaient nés pour faire revivre les anciens textes. Et sur ce point, ils ont dépassés les désirs et les attentes de leur père, pensant que rien n'est plus important que la gloire de Jérôme et prêts pour lui à n'économiser ni effort ni santé. J'ai pour ma part été enchanté de leur aide, ayant seulement quelques lueurs sur la langue Hébreu plus qu'une véritable connaissance. C'est ainsi que j'ai vu que le lecteur habile ne trouverait rien de manquant même si je l'avais manqué moi-même, et les points que je ne pouvais traiter on était complétés grâce aux compétences des autres. Pourquoi devrais-je être honteux de faire pour la défense d'un si grand auteur ce que les plus grands rois font sans aucune honte dans la reconquête, et même la destruction, des villes misérables.

[...]